

# Personnages exemplaires et royauté parfaite en Castille à la fin du XIIIe siècle : le prisme léonais

Charles Garcia

► **To cite this version:**

Charles Garcia. Personnages exemplaires et royauté parfaite en Castille à la fin du XIIIe siècle : le prisme léonais . Actes de colloque, Jun 2009, Bordeaux, France. pp.89-111. halshs-01555726

**HAL Id: halshs-01555726**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01555726>**

Submitted on 4 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## PERSONNAGES EXEMPLAIRES ET ROYAUTE PARFAITE EN CASTILLE À LA FIN DU XIII<sup>e</sup> siècle : LE PRISME LÉONAI

Fort, juste, pieux..., tout roi digne de ce nom se doit d'être également apprécié par la qualité de ceux qui l'entourent, et par sa prudence. Mauvais sont les conseillers qui méconnaissent les sciences. Puisque sans prudence il n'y a pas de véritable pouvoir politique, et qu'une telle vertu n'est accessible qu'à celui qui possède la mémoire des choses du passé, l'intelligence pour décrypter le présent et la providence pour pressentir l'avenir, tout bon monarque doit s'inspirer de ces recommandations. C'est à partir des considérations que Juan Gil de Zamora<sup>1</sup> fait sur quelques personnages « illustres » choisis dans le passé<sup>2</sup>, et sur son portrait du roi idéal qu'il offre à Sanche IV, que nous entendons inscrire notre réflexion. Et c'est à partir de ces jeux d'échelle, véritables miroirs du prince<sup>3</sup>, que nous voudrions percer la pensée d'un clerc et sa vision de la société dans la Castille de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Adeline Rucquoi et Hugo Bizzarri ont rappelé, à la suite de Marta Haro<sup>4</sup> et d'autres auteurs, que la tradition hispanique des « miroirs de princes » en Castille était à la fois porteuse d'un bagage oriental et d'un bagage occidental. Cette singularité fut sans doute l'élément qui contribua à fonder l'originalité des traités péninsulaires au sein du cadre plus vaste de l'Occident chrétien<sup>5</sup>. Une telle synthèse avait été effectivement possible tant elle s'inscrivait dans une démarche de « concordance », qui est en fait le trait caractéristique de la pensée hispanique médiévale<sup>6</sup>. Du point de vue chronologique, la transition d'une influence à

---

<sup>1</sup> Nous mettons à profit ce colloque qui se tient à Bordeaux pour rendre hommage à l'oeuvre pionnière de Georges CIROT, *De Operibus historicis Johannis Aegidii Zamorensis qui tempore Aldephonsi decimi Regis Castellae scribebat*, Bordeaux : Féret, 1913 ; Jenaro COSTAS, « Juan Gil de Zamora », 893-1993. *Zamora, 1100 años de historia*, José Luis Martín (coord.), Zamora : Ayuntamiento de Zamora, 1995, p. 45-50.

<sup>2</sup> Plutôt que d'étudier dans son ensemble le *De preconiiis Hispanie*, déjà analysé dans la perspective du « miroir du prince » par Manuel de Castro, cf. *infra*, nous avons choisi d'extraire quelques personnages singulièrement connotés, positivement ou non, que Juan Gil inclut dans son encyclopédie et dont la biographie a fait l'objet d'éditions séparées sous le titre : *Liber illustrium personarum qui est liber Historiae canonicae et civilis* (=LIP), voire sous celui de *Archivum seu armarium scripturarum*.

<sup>3</sup> Bonifacio PALACIOS MARTÍN, « El mundo de las ideas políticas en los tratados doctrinales españoles : los espejos de príncipes (1250-1350) », *Europa en los umbrales de la crisis (150-1350), XXI Semana de estudios medievales de Estella*, Pampelune : Gobierno de Navarra, 1995, p. 463-483 ; José Manuel NIETO SORIA, « Les miroirs des princes dans l'historiographie espagnole (couronne de Castille, XIII<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles) : tendances de la recherche », *Specula principum : riflesso della realtà giuridica ? Ius Commune Sonderhefte*, Angela de Benedictus et Annamaria Pisapia (dir.), Frankfurt am Main: V. Klostermann, 1999, p. 193-207.

<sup>4</sup> Marta HARO CORTÉS, *La imagen del poder real a través de los compendios de castigos castellanos del siglo XIII*, Londres: Queen Mary and Westfield College, 1996, p. 12, p. 27, p. 31-32, p. 32: «*los espejos de príncipes castellanos, al mismo tiempo que nos ofrecen el perfil ético y cívico del soberano [influence orientale], también encubren los principios fundamentales teórico-políticos que sustentaban la ideología monárquica [influence occidentale]*».

<sup>5</sup> Adeline RUCQUOI et Hugo O. BIZZARRI, « Los espejos de príncipes en Castilla : entre Oriente y Occidente », *Cuadernos de Historia de España*, 79, 2005, p. 7-30.

<sup>6</sup> Adeline RUCQUOI, « Contribution des *studia generalia* à la pensée hispanique médiévale », *Pensamiento medieval hispano. Homenaje a Horacio Santiago-Otero*, José María Soto Rábanos (coord.), 2t., Madrid : CSIC, 1998, t. 1, p. 737-770, p. 759: «*dans le Lucidario qui lui est attribué, le roi Sanche IV de Castille se donna pour*

l'autre se produisit sous le règne d'Alphonse X. Alors que la première étape des « miroirs du prince » avait été surtout marquée par le poids de l'influence orientale, ce fut bien le roi Sage qui ouvrit l'accès de la Péninsule aux traités politiques que l'on élaborait alors au nord des Pyrénées. C'est dans cette perspective qu'il demanda au franciscain Juan Gil de Zamora, qui avait étudié à la Sorbonne entre 1273 et 1278, de s'occuper de l'éducation de son fils : l'infant Sanche<sup>7</sup>. L'influence aristotélicienne qui avait été marginale jusque là allait devenir après cette période un élément central dans la réflexion sur l'éducation du prince. Le phénomène aristotélicien prit alors une telle ampleur que certains auteurs, au premier rang desquels se trouve Juan Gil, n'hésitèrent pas à faire d'Aristote un philosophe hispanique<sup>8</sup>.

La figure mythique du roi que Juan Gil cherche à imposer trouve son inspiration directe dans la *Primera crónica general*<sup>9</sup>. C'est effectivement dans ce récit qu'avaient été arrêtées les caractéristiques de la figure royale que tout bon prince devait chercher à imiter. Pour personnaliser ces modèles, les chroniqueurs faisaient surtout appel aux grands monarques du passé : Alexandre le Grand, Wamba, Ferdinand I<sup>er</sup> ou Alphonse VII entre autres. Georges Martin a souligné que l'évocation de cette galerie de souverains exemplaires avait pour but d'imposer l'image impériale du roi de Castille et, au-delà de la propre personne du prince, celle d'un modèle monarchique du pouvoir<sup>10</sup>. Mais, contrairement aux périodes postérieures à la Renaissance qui confèrent au monarque un caractère absolutiste, l'idéologie médiévale construit le personnage du roi comme un héros le quel —au cas singulier de la Castille— fut « monarchisé » par la large diffusion de l'idéologie royale. Outre quelques généraux et empereurs romains glanés ici et là, les rois hispaniques, mais aussi Fernán González et le Cid, apparaissent comme les principaux acteurs de la construction de la nation hispanique, entendue dans son acception isidorienne, c'est-à-dire la Péninsule tout entière, dans laquelle la première place revenait à la Castille. Le discours de la chronique alphon sine se fonde de la sorte sur une identification entre le souverain, le héros et le territoire de la Castille, laquelle se trouvait érigée à la première place parmi les autres royaumes grâce aux atouts dont l'avait dotée la Nature, mais aussi par la qualité de ses habitants, par sa lutte héroïque contre les musulmans, et, enfin, pour avoir été le berceau de valeureux guerriers tout

---

*objectif d'amener "à concordance et au service et à l'exaltation de notre foi" "les maîtres de la théologie et ceux des natures qui s'opposent sur ces choses qui sont surnaturelles" ».*

<sup>7</sup> Manuel de CASTRO y CASTRO, « Las ideas políticas y la formación del príncipe en el "De preconiiis Hispanie" de fr. Juan Gil de Zamora », *Hispania*, 88, 1962, p. 507-541.

<sup>8</sup> Francisco RICO, « Aristóteles hispanus : en torno a Gil de Zamora, Petrarca y Juan de Mena », *Italia medioevale e umanistica*, X, 1967, p. 143-164; fray Juan GIL de ZAMORA, *De preconiiis Hispanie*, (=DPH) Manuel de Castro y Castro (éd.), Madrid: Université de Madrid, 1955, p. 175-176 : "De Hispania siquidem fuit Aristoteles, Philosophorum perfectio et consummatio, secundum Plinium et secundum Lucam Tudensem Episcopum, in *Coronicis* suis, in capitulo de Artaxerse, dicto Asuero". S'il est vrai que la citation de Luc de Tuy est correcte, celle de Pline relève de la pure affabulation. Certes, et contrairement à beaucoup de ses contemporains, Luc de Tuy ne fut pas particulièrement aristotélicien, même s'il revendique le grand philosophe pour l'Hispania ; Luc de TUY, *Chronicon Mundi*, Emma Falque Rey (éd.), Turnhout : Brepols, 2003, CCCM, LXXIV, p. 7 : « Antiquitate preterea philosophorum fulget Yspania, eo quod genuit Aristotilem summum philosophum... » ; p. 65 : « Magnus philosophus Aristotiles Yspanus nacione... ».

<sup>9</sup> *Primera crónica general*, Marcelino Menéndez-Pidal (rééd.), Madrid : Gredos, 1977. Le portrait du monarque rêvé, en fait un véritable catalogue de vertus, demeure relativement stable tout au long du Moyen Âge, sur la fin de cette période, et pour le royaume de France, cf. Jacques KRYNEN, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen âge : 1380-1440 : étude de la littérature politique du temps*, Paris : Picard, 1981, p. 57-70.

<sup>10</sup> Georges MARTIN, « Alphonse X et le pouvoir historiographique », Jean-Philippe Genet (éd.), *L'histoire et les nouveaux publics dans l'Europe médiévale (XIII<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris : Université de la Sorbonne, 1997, p. 229-240.

comme la scène des batailles les plus décisives. On trouve en quelque sorte résumé ici l'illustre héritage à partir duquel le pouvoir puisait et réaffirmait sa légitimité<sup>11</sup>.

Dans ce contexte politique de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le roi castillan, à l'image de ses prédécesseurs, et comme pour mieux s'inscrire dans une lignée prestigieuse, devait matérialiser son pouvoir en bâtissant des cités et des monuments grandioses destinés à émerveiller les hommes du présent et ceux à venir<sup>12</sup>. Une fois cette question résolue et longuement exposée, l'œuvre du franciscain permet de découvrir, de manière didactique<sup>13</sup> quoique savante —et dans un environnement dynastique particulièrement trouble puisque l'on était alors en plein conflit ouvert entre Alphonse et Sanche—, en quoi consistait la bonne manière de gouverner<sup>14</sup>.

## I. DE VIRIS ILLUSTRIBUS

On a pris l'habitude de gloser sur l'autonomie des rois de Castille vis-à-vis de la hiérarchie de l'Église. On peut effectivement admettre que celle-ci ait été plus importante au sud qu'au nord des Pyrénées. Pourtant, et malgré cette marge de plus forte indépendance, il est difficile de ne pas reconnaître que, *in fine*, l'autorité laïque était soumise au pouvoir religieux, et les écrits de Juan Gil de Zamora le démontrent amplement. Dans le prologue qu'il fait à son *Livre des personnes illustres*<sup>15</sup>, le frère mineur résume le contenu de sa doctrine dont le programme tient en deux points. Le premier consiste à instruire tous les frères chrétiens pour les arracher à leur turpitude et pour permettre aux membres ayant été initiés à la connaissance à éclairer les autres fidèles qui seraient restés dans l'ignorance. Le deuxième volet du programme est ouvertement social, ou politique si l'on préfère. En effet, l'ouvrage du clerc vise à fournir des *exempla* aux docteurs et aux prêcheurs de l'Église dans le but de soumettre le peuple et les sujets qui le composent à l'autorité des dirigeants, et pour obtenir que les *minores* soient soumis aux *superiores*, à l'instar de la manière dont les anges sont dépendants les uns des autres en fonction de leur grade dans la hiérarchie céleste pour que tous soient, enfin, soumis à Dieu véritable alpha et oméga de la création, Hiérarque parmi les

---

<sup>11</sup> José Manuel NIETO SORIA, « La realeza », *Orígenes de la monarquía hispánica. Propaganda y legitimación (ca. 1400-1520)*, José Manuel Nieto Soria (dir.), Madrid : Dykinson, 1999, p. 25-62.

<sup>12</sup> DPH, p. 16-17 : « Verumtamen, potest esse quod Hercules prius hedificavit Hispalim et alia castra multa, Hispan vero, qui fuit primus rex post Herculem, inchoata consumavit ». Outre la version originale égidienne que nous suivons ici, il nous faut signaler l'existence d'une copie traduite en castillan à la fin du XV<sup>e</sup> siècle qui se trouve à la BN de Madrid, *De las alabanzas de España*, Ms. 10172.

<sup>13</sup> Denis MENJOT, « Enseigner la sagesse. Remarques sur la littérature gnomique castillane du Moyen Âge », *El discurso político en la Edad Media. Le discours politique au Moyen Âge*, Nilda Guglielmi et Adeline Rucquoi (coord.), Buenos Aires : CNRS, 1995, p. 217-233 ; Hugo O. BIZZARRI, « Las colecciones sapienciales castellanas en el proceso de reafirmación del poder monárquico (siglos XIII y XIV) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 20, 1995, p. 35-73.

<sup>14</sup> *Castigos del rey don Sancho IV*, Hugo Óscar Bizzarri (éd.), Madrid : Iberoamericana, 2001, p. 126 : « *Çinco cosas son que mantienen al rey en buena fama e en buen estado. La primera estar bien con Dios e seer su amigo. La segunda, amar justiçia e mantenerla, e leuarla a delante, e non torçer en ella. La terçera, saber bien regir a sí mesmo e su regno, e saber tirar ende los males estados, e traherlo a buenos. La quarta, saber manparar lo suyo de sus enemigos, e ganar lo de los enemigos para sí, e seer vençedor contra ellos. La quinta auer en sí clemencia ó deue e cómo deue* ».

<sup>15</sup> José Luis MARTÍN, *Juan Gil de Zamora. Maremagnum de escrituras, Dictaminis epithalamium, Libro de las personas ilustres, Formación del príncipe*, Zamora : Ayuntamiento de Zamora, 1995, p. 49-71. Le titre de ce recueil n'est en rien anodin. Il s'inscrit effectivement dans la lignée des biographes romains comme Tite-Live et Suétone, mais également hispaniques comme Isidore de Séville et Ildephonse de Tolède, des auteurs qui fournissent de nombreuses sources d'inspiration au Zamoran ; cf. Carmen Codoñer Merino (éd.), *El « De viris illustribus » de Isidoro de Sevilla*, Salamanque : Université de Salamanque, 1964 ; et *El « De viris illustribus » de Ildefonso de Toledo*, Salamanque : Université de Salamanque, 1972.

hiérarques. Telle est donc la véritable raison pour laquelle Juan Gil se propose d'écrire un livre et de faire connaître les vies exemplaires d'un certain nombre de personnages célèbres et de quelques saints, suivant un ordre alphabétique habituel chez lui.

Pour atteindre son objectif, l'auteur déclare vouloir faire preuve de réalisme, à l'imitation de ce qu'était par essence la Nature. Pour le franciscain, il ne s'agissait cependant pas de montrer uniquement les hommes vertueux car, comme dans la Nature, il y a également des pécheurs parmi les êtres humains. Et c'est donc ce constat qui induit le frère mineur à tout montrer, aussi bien le saint que le pénitent, le vainqueur tout autant que le vaincu, dans le souci d'obtenir un tableau global qui rende compte du mieux possible de ce qu'est en fait la réalité.

Apelle, nous dit le narrateur, était un homme juste et bon, forgeron de son état et vivant dans la ville de Nicée<sup>16</sup>. Une nuit, alors qu'il s'adonnait en silence à son travail, le diable se présenta devant lui sous la forme d'une belle et jeune demoiselle. Elle demanda au forgeron de venir à son secours. La réponse d'Apelle à une telle sollicitation fut aussi rapide que violente. Il empoigna de ses mains nues un morceau de fer encore incandescent qu'il lança au visage de la tentatrice, laquelle s'enfuit aussitôt en criant. À compter de ce jour, Apelle prit l'habitude de saisir le fer brûlant sans précaution aucune, c'était là le signe indéniable de son élection à la sainteté. On sait qu'au Moyen Âge les forgerons ne jouissaient pas d'une bonne réputation<sup>17</sup>. Ils étaient réprouvés par le reste de la société car ils travaillaient avec le métal qui était considéré dans les sociétés paysannes comme une matière nocive, et notamment avec le fer, le plus « félon » de tous les métaux. Prenant à rebours les vieilles traditions<sup>18</sup>, Juan Gil opère une sublimation du forgeron Apelle pour en faire un élu de Dieu qui prouvait sa sainteté par l'ordalie qu'il pratiquait au quotidien. Humble par sa fonction sociale, le maréchal-ferrant se trouve ainsi doté d'un pouvoir initiatique<sup>19</sup>, il apparaît après cet épisode comme le médiateur du Christ, et non plus de l'au-delà en tant que sorcier diabolique. L'insertion d'Apelle dans le récit par le frère mineur est toute didactique. Elle sert à montrer au prince que s'il était loisible de trouver la grandeur d'âme et de la lucidité face au Malin chez les plus misérables des hommes, il était difficile aux « vicaires du Christ » sur terre de ne point posséder et de pratiquer l'une et l'autre.

Parmi les personnages que nous avons choisis pour illustrer le discours de Juan Gil dans l'optique du genre des miroirs du prince, nous avons retenu deux prophètes majeurs des religions du Livre qui semblent se faire face mimétiquement : Mahomet et l'apôtre Jacques. À l'époque où le Zamoran écrivait ses textes, le fait de caricaturer le prophète de l'Islam était une pratique qui bénéficiait déjà d'une longue tradition dans l'Occident latin<sup>20</sup>. Dans cet exercice de style somme toute attendu, le franciscain fait preuve d'une pauvre originalité. Une

---

<sup>16</sup> Sur ce personnage, on ignore la source exacte du Zamoran, mais il est probablement que ce soit l'un des innombrables *flos sanctorum* du Moyen Âge castillan, cf. Fernando BAÑOS VALLEJO, *Las Vidas de santos en la literatura medieval española*, Madrid : Ediciones del laberinto, 2003, p. 102-106. Apelle, qui subit le martyre à Smyrne au I<sup>er</sup> siècle, et que la tradition considère comme étant l'un des soixante-douze disciples envoyés par le Christ devant lui, est cité par saint Paul dans l'une de ses épîtres : « *Saluez Apelle, qui a fait ses preuves dans le Christ* », (Rom. 16, 10).

<sup>17</sup> Michel PASTOUREAU, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris : Le Seuil, 2004, p. 84, p.87-88.

<sup>18</sup> Ramón GRANDE del BRÍO, « La magia de los metales », *Revista de folklore*, 21, 1982, p. 94-96, p. 94 : « *Así, en Arvaes, se celebraban diversos actos de expiación cada vez que se talaba un árbol con instrumentos de hierro: tanto por razón del carácter sagrado de aquél como por la propia condición "vil" del metal* ».

<sup>19</sup> Mircea ELIADE, *Forgerons et alchimistes*, Paris : Flammarion, 1977.

<sup>20</sup> John TOLAN, *Les Sarrasins. L'Islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, Paris : Aubier, 2003, p. 193-237

fois encore, Rodrigue Jiménez de Rada, dans son *Historia Arabum*<sup>21</sup>, est la principale source d'inspiration du frère mineur, voire l'unique, tant le fils de saint François suit le texte du Tolédan au pied de la lettre<sup>22</sup>. L'annonce du plan que fait Egidio pour donner à connaître Mahomet est le résultat d'une rhétorique très élaborée. Sous une apparence neutre — pour ne pas dire « scientifique » — son discours vise à stigmatiser le fondateur de l'Islam. Cependant, dans une volonté de donner des gages au lecteur, et pour lever les éventuelles ambiguïtés que son interprétation pourrait susciter, Juan Gil signale qu'il prévoit de traiter les successeurs du prophète, au paragraphe sept de sa démonstration, pour ne pas laisser croire qu'il chante les éloges : « *d'une secte de "pareille" nature* ». Quant au reste du plan, le polygraphe proclame qu'il parlera d'abord des origines de Mahomet, ensuite de l'éducation de celui-ci, de ses premiers agissements en tant que dirigeant et du nombre des femmes qu'il avait eues. La troisième partie est consacrée à la prédication et à la guerre que le prophète avait engagée contre l'Empire romain, ou plus exactement contre ceux qui en sont les héritiers ; le chapitre quatre raconte la victoire que Mahomet emporta sur les Romains ; le cinquième évoque sa proclamation comme roi et ses visions mensongères. Enfin, l'avant-dernier paragraphe traite de la manière dont le prédicateur parvint à imposer sa loi aux Quraysh —c'est-à-dire aux habitants de la Mecque qui n'étaient pas encore convertis à l'islam et qui étaient hostiles aux récents adeptes musulmans de Médine.

Comme on peut s'y attendre, et ce dans le cadre d'une perspective comparatiste, les derniers paragraphes sont ceux qui nous intéressent au premier chef. C'est en effet dans opposition au prince chrétien qu'il nous faut interpréter la nomination de Mahomet comme roi des infidèles. Juan Gil, suivant en cela le Tolédan, nous apprend que le prophète avait pris le contrôle de Médine à l'âge de quarante ans, et que c'était à partir de cette ville qu'il avait déclamé les mensonges qu'il prétendait tenir de l'ange Gabriel. En réalité, nous dit le frère mineur, toutes ces belles paroles servaient à cacher l'ambition de domination qui dévorait le fabulateur. Et c'est pour ne pas être démasqué que l'imposteur prêchait l'existence d'un seul et unique Dieu. Pendant ce temps, à la Mecque, on continuait à adorer les idoles. Après avoir échoué à convertir les dirigeants locaux à sa foi, le prophète s'était mis à prêcher publiquement et avait incité les païens à la révolte. Les incroyants, séduits par le monothéisme ou par le lien singulier que Mahomet avait tissé avec l'archange Gabriel, franchirent le pas de la conversion, de sorte que ces malheureux peuples reçurent les sourates, enivrés par le vin du Diable et par le désir libidineux, et c'est ainsi qu'ils vivaient encore : obstinés dans leur perfidie et dans leur constance à contaminer la vraie Loi. Dix ans après avoir conquis la ville de Damas et après avoir été installé sur le trône par ses habitants, Egidio nous informe que Mahomet mourut et qu'il repose en enfer depuis ce jour.

Dans la Péninsule ibérique, le meilleur remède contre la propagation de l'épidémie musulmane était indéniablement saint Jacques. C'est en effet l'apôtre qui, selon Egidio, ou plus exactement Rodrigue Jiménez de Rada, avait apporté l'Évangile aux Hispaniques, et c'est le compagnon du Christ qui les avait libérés des Arabes, raison pour laquelle on le nommait lumière et défense des Espagnols<sup>23</sup>. Après l'Ascension du Seigneur, Jacques avait d'abord prêché la bonne parole en Samarie, puis en Judée. Il était ensuite allé jusqu'en Hispanie pour semer la bonne nouvelle de Dieu. Cependant, comme il lui avait semblé qu'il

---

<sup>21</sup> Rodrigue JIMÉNEZ de RADA, *Historia Arabum*, José Lozano Sánchez (éd.), Séville: Université de Séville, 1993.

<sup>22</sup> J. TOLAN, *Les Sarrasins*, op.cit., p. 251 : « *L'image essentielle [de Mahomet] reste la même : un pseudo-prophète qui fabriqua de fausses révélations pour obtenir le pouvoir* ».

<sup>23</sup> Isaïe, 49, 6 : « *Dedi te in lucem gentium ut sis salus mea usque ad extremum terrae* ».

progressait par trop lentement dans sa mission, puisqu'il n'avait réussi à convaincre que neuf disciples, il en laissa deux sur place et s'en retourna avec les sept autres en Palestine.

Dans la galerie humaine qu'il dresse dans son *De viris illustribus*, le franciscain ne fait pas preuve d'une bien grande originalité. Ainsi, en ce qui concerne le profil qu'il trace d'Alphonse IX de León, nous retrouvons ce que nous avons déjà eu l'occasion de constater à propos de Mahomet et de Saint Jacques. Dans un cas comme dans l'autre, le poids des chroniques latines du XIII<sup>e</sup> siècle est par trop prégnant dans l'inspiration et dans l'écriture du polygraphe. À vrai dire, l'intérêt pour nous d'évoquer la trajectoire du roi léonais réside principalement dans l'attrait qu'exerçait chez Juan Gil tout ce qui avait trait au royaume de León, c'était en quelque sorte comme un attachement viscéral à sa terre natale<sup>24</sup>. Juan Gil nous apprend, par exemple, qu'Alphonse IX<sup>25</sup> avait succédé à son père Ferdinand sur le trône de León, et qu'il avait été le contemporain d'Alphonse, le noble roi de Castille qui était revenu victorieux d'Úbeda. S'il est vrai qu'Alphonse IX avait les qualités requises pour sa charge, puisqu'il était éloquent, pieux, courageux et doux, simple, gai, magnanime, généreux, invaincu dans toutes les batailles et toujours vainqueur sans avoir jamais bénéficié d'un quelconque appoint étranger, il avait malgré tout quelques défauts. Il se laissait en effet facilement entraîner par les paroles que disaient les médisants et les diffamateurs<sup>26</sup>. L'allusion aux « étrangers » sous la plume de Juan Gil est aisée à décrypter<sup>27</sup>. Il s'agit en fait des auxiliaires-alliés Almohades qui avaient aidé le Léonais Alphonse à attaquer la Castille sur son flanc occidental, et plus précisément dans le secteur de la Tierra de Campos, alors que le royaume castillan était en guerre sur d'autres fronts. Et c'est à cause de cette alliance contre nature qui avait tant indigné les contemporains que Célestin III avait excommunié le Léonais en 1196, même si telle n'est pas, bien entendu, la version de Juan Gil. Concernant la présence des médisants à la cour, et leur rôle néfaste auprès du roi, nous savons qu'il s'agit d'un topos<sup>28</sup> régulièrement employé dans les chroniques, et repris dans un sens identique dans les *Siete Partidas*. Cette faiblesse des rois était l'un des principaux dangers qui les guettaient et dont ils devaient se méfier plus que de tout autre chose.

Anticipant quelque peu sur les conclusions que nous observerons plus loin à propos du *De preconiis Hispanie*, la biographie que Juan Gil de Zamora dresse d'Alphonse IX nous permet d'ébaucher les principaux axes de sa réflexion en matière de rédaction d'un *speculum principum*. Au chapitre six de cet ouvrage intitulé *De virorum Hispanie sanctitate et honestitate*, le franciscain signale que les rois devaient craindre trois choses par-dessus tout : la puissance de Dieu, la connaissance de la vérité divine, l'amour de la bonté de Dieu. Au chapitre sept intitulé *De philosophorum ac doctorum Hispanie perspicacitate*, le clerc érudit développe les qualités que devaient avoir les rois à l'égard d'eux-mêmes et vis-à-vis de leur

---

<sup>24</sup> Pour Juan Gil, et en accord avec le texte des *Siete Partidas*, I, titre II, loi 1, la loyauté que l'on devait au monarque était indissociable de celle que l'on avait pour la « patria », concept lui-même dérivé de celui plus ancien de « naturaleza ».

<sup>25</sup> Fidel FITA, « Biografía inédita de Alfonso IX, rey de León, por Gil de Zamora », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 13, 1888, p. 291-295.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 292 : « Prefatus igitur rex Aldephonsus fuit rex pulcher, eloquens, pius, strenuus et benignus, simplex, [h]ilaris, magnanimus, liberalis, in omnibus preliis indevictus, et absque auxilio alienigenarum gentium semper victor. Verumtamen, sicut imponebatur sibi ab emulis convicinis, propter sui simplicitatem nimiam susurronum vicissitudine mutabatur ».

<sup>27</sup> Délaisant pour une fois l'influence majoritaire du Tolédan, Juan Gil se laisse guider ici par le *Chronicon Mundi* de Luc de Tuy. Luc de TUY, *Chronicon Mundi*, *op. cit.*, p. 323-324 : « Habebatque etiam cubicularios suos laicos quosdam, quibus omne consilium suum comittebat, et licet polleret omnimoda probitate, tamen susurronibus aliquando prebebat aurem, unde quedam faciebat minus spectancia ad tam regiam maiestatem ».

<sup>28</sup> Adeline RUCQUOI, « La royauté sous Alphonse VIII de Castille », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 215-241, p. 233.

peuple. Outre la justice et la miséricorde que le roi devait avoir pour ses sujets, et la prudence et les conseillers qui devaient le guider, le monarque se devait d'être « sage », c'est-à-dire qu'il devait posséder la savoir comme l'enseignait le Livre des proverbes : *Ait enim Divina Sapientia, Proverbiorum VIII, per me reges regnant*. Le monarque se devait donc d'appliquer en tout temps la célèbre maxime tirée du *Policraticus* de Jean de Salisbury que Juan Gil reprend à son compte : *qui rex illiteratus est quasi asinus coronatus*<sup>29</sup>.

Sachant que tout bon roi se devait de faire la guerre aux mécréants, Alphonse de León eut à cœur de guerroyer contre les Sarrasins alors qu'il atteignait la fin de sa vie. Outre les nombreuses cités qu'il déjà avait repeuplées, il reprit à cette occasion aux infidèles les villes de : Mérida<sup>30</sup>, Badajoz et Cáceres. C'est lors de la bataille décisive d'Alange qu'était apparu aux Léonais l'apôtre saint Jacques le quel, aidé d'autres chevaliers célestes, mit en déroute les troupes du sultan Ibn Hud<sup>31</sup>. Alphonse, sachant que sa mission était accomplie se retira en direction de Compostelle dans l'intention de remercier le saint évangéliste. Mais alors qu'il se trouvait sur le chemin du retour, il décéda à Villanueva de Sarria après avoir régné pendant quarante deux longues et heureuses années<sup>32</sup>.

## II DE PRECONIIS HISPANIE

Le livre égidien intitulé les « Louanges de l'Espagne » fait pleinement partie du genre littéraire dit des « miroirs des princes ». Comme beaucoup d'autres, le « miroir » de Juan Gil vise à la vulgarisation de la doctrine de l'Église par l'enseignement de ses principes aux laïcs, et de manière singulière aux dirigeants de la société, qu'ils soient princes ou magnats. Son livre se présente comme un écho amplificateur du contenu de la Bible dans laquelle Dieu punit les peuples des péchés qui sont commis par leurs rois : « [c'est] à cause des péchés du roi Witiza et du dernier roi Rodrigue et de quelques rois précédents [... que] s'était enflammée l'ire [de Dieu] »<sup>33</sup>. Dans cet ouvrage, Egidio adopte un ton ouvertement didactique et tend à remplacer les références habituellement faites aux autorités classiques par des citations bibliques<sup>34</sup>. Homme avisé de son temps, le franciscain avait intégré le fait que la politique n'était plus considérée comme une sous-partie implicite de la rhétorique, mais bien comme une partie de la théologie pratique au sein de laquelle la préoccupation pour les questions d'éthique et de morale était devenue cruciale. Cette adaptation aux nouvelles formes de pensée est très caractéristique de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire celle du moment où s'affirme le recours aux textes fondateurs aristotéliens, notamment à l'Éthique, à l'Économie et à la Politique.

Les prologues des livres médiévaux constituent une partie fondamentale de toute œuvre de cette époque, c'est la raison pour laquelle la critique actuelle a pris l'habitude de les

---

<sup>29</sup> DPH, p. 204.

<sup>30</sup> Charles GARCIA, « De la frontière mythique à la frontière conquise : Alphonse IX de León et la prise de Mérida », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 27, 2004, p. 311-327.

<sup>31</sup> F. FITA, « Biografía inédita de Alfonso IX... », *op. cit.*, p. 294: "Quod et accidit; nam Abenphut fugit de prelio graviter vulneratus, et de sarracenis plusquam triginta millia, ut creditur, corruerunt. Apparuit autem Beatus Jacobus in illo prelio cum multis militibus candidatis, prosternentes Arabes hinc et inde ».

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 295 : « Cum autem orationis causa limina Beati Jacobi visitaret, ut in reditu sarracenorum urbes et oppida devastaret, in Villa nova de Sarria graviter egrotavit, cum quadraginta duobus annis regnum feliciter gubernasset ».

<sup>33</sup> DPH, p. 321 : « per peccata regis Vitize et regis ultimi Roderici, et aliorum regum qui precesserant [...] incanduit ira ».

<sup>34</sup> Sur cette question, cf. Bénédicte SÈRE, « Aristote et la Bible : d'une autorité à l'autre », *Médiévales*, 55, 2008, p. 75-92.



lire avec une singulière attention. C'est en effet dans cette partie que les auteurs exposent généralement leur programme, et Juan Gil de Zamora ne déroge pas à cette règle. Les lecteurs d'alors puisaient l'essentiel des intentions des auteurs dans ces brèves introductions. Dans le genre relativement contraint des miroirs du prince, quoique très ample en réalité, la mission par excellence de l'auteur consistait à proposer des modèles de comportement aux gouvernants. Pour convaincre Sanche de la pertinence de ses écrits et de son enseignement, le franciscain recourt d'emblée au Livre des Maccabées<sup>35</sup>. Pour l'érudit de Zamora, l'intérêt d'évoquer ce texte sacré réside dans la force de conviction que renferme la parole divine, outre le fait que la citation lui sert également à établir une comparaison toute didactique et à rappeler que les : « *exemples des Princes illustres [...] encouragent la volonté des nobles et les poussent à être vertueux [...] afin que vous [Sanche] puissiez facilement trouver ce que vous cherchez* »<sup>36</sup>.

« *Les mots effleurent, les exemples frappent ; les mots déplacent, les exemples entraînent* ». Il est peu probable que Juan Gil ait connu l'œuvre de Gilles de Rome, qui fut pourtant son contemporain et dont l'ouvrage majeur circulait dans certains couvents hispaniques avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, mais on ne saurait écarter une formation intellectuelle commune et des lectures similaires ayant abouti à une démarche et à des conclusions très proches chez ces deux auteurs. L'un et l'autre avaient baigné dans la même atmosphère des étudiants parisiens, et si le Zamoran ne cite jamais Thomas d'Aquin, il se pourrait que cette absence soit le reflet de l'appartenance des deux hommes à des ordres religieux concurrents. Il est en effet improbable que Juan Gil ait ignoré la production intellectuelle du docteur angélique. L'œuvre du clerc hispanique est en effet basée sur une solide connaissance de la *Politique* d'Aristote, tout comme sur une excellente assimilation de la traditionnelle idée augustinienne de ce que devait être le parfait gouvernant chrétien<sup>37</sup>. Cependant, et comme pour suivre sans doute tardivement le modèle imposé par le *De regimine principum*, Juan Gil —à moins que ce n'aient été ses disciples— aménagea après coup son *De preconiis Hispanie*, tant il apparaît que cette composition avait été initialement construite sur des anecdotes historiques multiples pour le moins désordonnées. Pour réorganiser son œuvre, le Zamoran structura son travail en divers traités qui avaient pour but, comme ceux d'Aegidius Colonna, d'enseigner au prince la fin dernière de l'homme, de lui montrer les vertus qu'il devait acquérir, les passions qu'il devait éviter et combattre, les coutumes dignes d'être louées et celles qu'il fallait réprouver. Outre ces prescriptions, le livre contient de multiples recommandations pour gouverner la cité et le royaume et souligne l'obligation qui était faite au prince de procurer le bonheur à ses sujets, que ce fût pendant la paix ou bien en temps de guerre<sup>38</sup>. Nous ne connaissons pas tout de la tradition textuelle du *De Preconiis Hispanie*, cependant l'irruption très artificielle de certains chapitres, tels que ceux ayant trait à l'histoire

<sup>35</sup> 1 M, 6, 34 : « On exposa à la vue des éléphants du jus de raisin et de mûre pour les disposer à l'attaque ».

<sup>36</sup> DPH, p. 3-4 : « Quemadmodum sanguis animalium et, quod est mirabilis, sanguis uve ac mori, iuxta Machabeorum Historiam, ostensus elephantibus ipsos acuit ad prelium, sic exempla Illustrium Principum, animos nobilium excitant et animant ad virtutum cumulum et profectum. Nimirum, magis movent exempla quam verba, facta quam dicta, experimenta quam ostentamenta ; exemplum Alexandri pugnantis quam verba Aristotelis disputantis ; exempla Octavianiani et Traiani quam verbum Tulli et Ioviniani. Verba soquidem unguunt, set exempla pungunt ; verba pellunt, set exempla compellunt ».

<sup>37</sup> Henri de LUBAC, « Augustinisme politique ? », in *Théologies d'occasion*, Paris : Desclée de Brouwer, 1984, p. 255-308.

<sup>38</sup> DPH, p. 4-5 : « Idcirco, mi Serenissime Domine Infans Sanci, ut animositas vestre strenuitatis ad actus semper magis arduos et magis strenuos vivatius animetur, brevem *Libellum de Preconiis Hispanie* vobis scribere cogitavi. Ut autem quod quesieritis, facilius invenire possitis, singulis subsequentibus per ordinem capitulis, digestis titulis, adnotavi ; quibus, quasi quibusdam clavibus, intellectus referetur, et omni confusione remota, animus vester tanquam stellis iterlucentibus illustretur [...] Hec autem scribuntur propter mores, et non propter historias, quia de historiis actum fuit in aliis libris nostris ».

de Zamora ou encore ceux relatifs à l'art de faire la guerre, nous pousse à penser que le texte original fut recomposé pour coller au plus près du modèle devenu classique de Gilles de Rome, sans que nous sachions si cette refonte fut effectuée par l'auteur lui-même sur le tard ou par ses collaborateurs.

Mais puisqu'il est patent que Juan Gil copia ses prédécesseurs et qu'il suivit au plus près les modèles imaginés par les autres chroniqueurs, on est en droit de se demander quel degré de crédit il est permis d'accorder à son ouvrage. Existe-t-il la moindre originalité chez un auteur qui emprunte la plupart de sa production à d'autres ? Nous sommes placés ici au cœur d'un thème crucial portant sur la créativité et l'originalité des auteurs médiévaux qui a tant fait débat ces derniers temps. Nous n'avons pas la prétention de répondre ici à une question aussi vaste qui se trouve au centre de la recherche historiographique actuelle<sup>39</sup>, et à laquelle de nombreux chercheurs ont apporté des réponses très convaincantes<sup>40</sup>.

Comme la plupart des auteurs de son époque, le franciscain copia et recopia sans cesse. Il faut dire que ses principaux inspirateurs, Rodrigue Jiménez de Rada et Luc de Tuy, n'avaient pas agi différemment avec leurs propres écrits. En dépit de ce que l'on pourrait considérer comme étant des carences, du strict point de vue moderne s'entend, il est un fait que les auteurs médiévaux parvinrent à transmettre à leurs lecteurs leur vision personnelle de l'histoire de l'Espagne, un aspect que l'on retrouve particulièrement chez Juan Gil. Au Moyen Âge, l'individu qui pouvait copier sans craindre les reproches disposait d'une incomparable marge de liberté pour emprunter ce qu'il souhaitait, trancher, ajouter, interpoler ou séparer ce qu'il désirait. C'est à partir de cette liberté que chacun des ces auteurs a pu nous transmettre sa vision personnelle des événements et grâce à laquelle l'historiographie actuelle trouve de la matière à commenter. La comparaison des textes originaux avec la prose égidiennne nous permet en effet de mettre en évidence les interpolations et autres suppressions lesquelles, mises au regard des digressions de l'écriture du frère mendiant, nous révèlent ses points d'intérêt, ses manies, ses phobies et ses passions. Pour illustrer ce propos, et dans l'optique qui est la nôtre de l'éducation du prince, nous nous proposons de nous pencher sur le thème de la préoccupation que tout bon gouvernant devait avoir pour son peuple et son royaume, ce qui se traduit chez Juan Gil par la détestation de ce qui n'était pas léonais ou hostile à ce territoire.

Le « protonationalisme » de Juan Gil est une donnée constante de son œuvre<sup>41</sup>. Pour éviter de tomber dans le piège de l'anachronisme, nous pourrions remplacer le terme ci-dessus

---

<sup>39</sup> Auctor et auctoritas. *Invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, Michel Zimmermann (dir.), Paris : École des chartes, 2001.

<sup>40</sup> Lisons à ce propos ce que nous dit Michel Zimmermann : « Or c'est précisément cette inventivité, cette créativité de l'écriture médiévale qui est traditionnellement niée ou minimisée ; influencés par le souci prioritaire de l'attribution des œuvres et des droits de l'auteur, les historiens ont longtemps jugé la création médiévale à l'aune des critères rétrospectifs, réducteurs et peu pertinents ; constatant les phénomènes récurrents de continuité, de glose, d'emprunt et d'anonymat, ils dénoncent plagiaires et faussaires, stigmatisent l'absence d'originalité, se désolent de devoir attribuer telle œuvre à une école ou à un atelier, de devoir relever le travail d'un scriptorium ou d'une chancellerie. Tout se passe à leurs yeux comme si l'individu/auteur, socialement identifiable et professionnellement producteur unique d'une création originale, était une réalité permanente et une valeur intemporelle. Si le Moyen Âge n'a pas produit d'auteurs, c'est qu'il n'a pas accédé à la création » ; *ibid.*, Michel ZIMMERMANN, « Ouverture du colloque », p. 7-14, p. 8.

<sup>41</sup> Un prédécesseur de Juan Gil en la matière pourrait être Vincent Hispanus, cf. Gaines POST, « *Blessed Lady Spain*. Vincentius Hispanus and Spanish National Imperialism in the Thirteenth century », *Speculum*, 29, 1954, p. 198-209, p. 208 : "[Vincent] *He glorifies Spain and the Spanish and believes that the Spanish are superior to the French and the Germans, and by their virtues merit the empire they have won and are expanding*". Sur ce même thème, avec une bibliographie actualisée, cf. Klaus HERBERS, « Le culte de saint Jacques et le souvenir

employé par un autre témoin de l'amour inconsidéré du franciscain pour sa « *patria chica* » : la ville de Zamora qui était sise dans le vieux royaume de León<sup>42</sup>. En revanche aux yeux du clerc local, tout ce qui était contraire à l'histoire ou aux habitants de cette contrée méritait d'être décrié. En filigrane de ce discours, on peut en déduire que pour Egidio le vrai prince était celui qui demeurait fidèle au passé et au terroir léonais ; et l'épisode du « siège » de Zamora et la conséquente exaltation de la figure d'Alphonse VI — thème que nous ne n'aborderons pas ici — le démontrent amplement. Dans cette logique narrative, les Juifs, les Français, les « Romains » et les Castellans sont de la sorte les peuples les plus exposés aux diatribes égidiennes.

Le principal reproche que Juan Gil adresse aux Juifs est celui d'avoir livré à plusieurs reprises la ville de Tolède aux envahisseurs : une première fois aux Romains et une deuxième aux Arabes. S'agissant de l'histoire universelle que le franciscain dresse dans le *De preconiis Hispanie*, il ne retient chez les Hébreux que les indices chronologiques qui lui permettent de dater les événements, et ce à titre de simples repères. Il se borne par exemple à raconter quelle était la figure qui régnait en Israël à tel moment ou qui était alors le prophète le plus important, mais uniquement pour mettre cette donnée en regard avec l'anecdote qu'il souhaite rapporter par ailleurs. Pour commenter les mauvais exemples que peuvent parfois donner les rois et les nobles, le Zamoran rappelle que : « *concernant les rois d'Israël, le chapitre XLIX de l'Écclésiastique dit que, à l'exception de David, d'Ézéchias et de Josias, tous les autres rois commirent le péché d'idolâtrie ou de blasphème* »<sup>43</sup>. Ce faisant, l'érudite polygraphe omet volontairement de rappeler ici des personnages positifs qu'il cite dans d'autres chapitres de son livre, comme Moïse, Josué, Samuel ou Simon, et dont il utilise souvent l'éloge pour démontrer, par anticipation, le projet qu'il appelle de ses vœux pour le règne du futur Sanche IV. En fait de programme politique pour son prince, Juan Gil puise son inspiration dans l'épisode du livre de l'Écclésiastique qui montre les agissements du prêtre Simon, fils d'Onias<sup>44</sup>, et l'interprète à sa façon en insistant sur la sagesse comme signe distinctif des grands gouvernants :

« *C'est pour cela que Dieu le plus Haut et Éternel vous appela et vous choisit parmi d'autres princes, pour que vous soyez comme l'étoile du matin au milieu des nuages, comme la lune en son plein. Comme le soleil rayonnant dans des nuages de gloire, et comme fleur des roses au printemps. Comme le lis près d'une source, comme de l'encens odorant en été. Comme le feu brûlant dans l'incendie de l'amour divin, et de l'encens brûlant dans le feu, dans l'affection de la compassion. Comme le vase d'or massif, orné de pierres précieuses, et comme l'olivier chargé de fruits et comme le cyprès s'élevant jusqu'aux nuages*<sup>45</sup>. Ainsi que le cèdre planté au Liban et comme le cyprès sur le mont de Sion. Comme le doux palmier d'Engaddi, et comme les plants de roses de Jéricho. Comme l'olivier magnifique dans la plaine et comme le platane près de l'eau. Comme le cinnamome et le baume aromatisent<sup>46</sup>, et de même que le baume et la myrrhe

---

carolingien chez Lucas de Tuy. Indices d'une conception historiographique (début XIII<sup>e</sup> siècle) », *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècle)*, Patrick Henriot (dir.), *Annexes des Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 15, 2003, p. 149-176, p. 173-175.

<sup>42</sup> Charles GARCIA, « La invención de la ciudad de Zamora por el franciscano Juan Gil (siglo XIII) », *La ciudad y su identidad*, Universidad de Castilla la Mancha, 2009 (à paraître).

<sup>43</sup> DPH, p. 285 : « De regibus autem Israel, Ecclesiastici XLIX capitulo, diffinitur quod preter David, et Ezechiam et Iosiam, omnes reges peccatum idolatrie vel blasphemie commiserunt » ; Si, 49, 4.

<sup>44</sup> Si, 50,1.

<sup>45</sup> Si, 50, 6-11.

<sup>46</sup> Si, 24, 13-16

*conservent les peuples et le royaume, en donnant l'exemple avec la vie et la justice, les coutumes et la doctrine. C'est à cela sans doute que votre prénom fait allusion »<sup>47</sup>.*

Lorsqu'il évoque les Français, Juan Gil se plaît à rappeler les trois grandes défaites que leur avaient infligé les Hispaniques, lesquelles s'étaient produites à l'époque de Récarède, de Charlemagne et de Charles Martel. Pour mieux souligner les aspects négatifs des ultramontains, le frère mineur revendique, dans une tradition très isidorienne, l'hispanité de la Gaule gothique, l'ancienne Septimanie, et cherche à défaire avec véhémence la fausse idée propagée par les Francs, mais que tous ses contemporains semblaient admettre, selon laquelle Charlemagne avait libéré la Péninsule du joug des Sarrasins<sup>48</sup>. Une fois encore, l'originalité de Juan Gil en la matière est relativement pauvre, tant il s'inscrit dans la logique de dénigrement des Francs présente chez la plupart des chroniqueurs hispaniques médiévaux et qui court du Silense jusqu'à Jiménez de Rada<sup>49</sup>.

Après avoir raconté par le menu l'échec carolingien à Roncevaux, le Zamoran, qui puise pour l'occasion son information chez le Tolédan, nous informe que les prétendus exploits de Charlemagne avaient été en réalité magnifiés par les jongleurs qui n'avaient pas hésité à raconter des fables en tout genre<sup>50</sup>. Pour Juan Gil, l'Empereur n'avait en aucune façon accompli ces exploits, et il voyait mal comment ce roi étranger aurait pu tracer le chemin de Saint-Jacques alors qu'il n'avait pas été capable de franchir le col de Roncevaux<sup>51</sup>. S'il est vrai que l'érudit zamoran rejette les fables lorsqu'il les trouve défavorables à sa cause, il en va différemment lorsqu'elles abondent dans le sens de son propre récit. Ainsi, le chroniqueur reconnaît, avec Rodrigue Jiménez de Rada une nouvelle fois, que Charlemagne était allé à Tolède : « Fertur enim iuventute sua a rege Pipino Gallis propulsatus, eo quod contra paternam iustitiam insolebat. Et ut patri dolorem inferret, Tholetum adiit indignatus »<sup>52</sup>. Au moment de revenir chez lui, Charlemagne avait emmené avec lui Galiana, la fille de Galafre, le roi de Tolède. Or à ce récit connu de tous, Juan Gil ajoute une touche personnelle pour

---

<sup>47</sup> DPH, p. 344-345 : « Ad hoc vocavit vos Deus Altissimus et Eternus inter alios principes ut sitis velut *stella matutina in medio nebule, et quasi luna plena in diebus suis. Quasi sol refulgens inter nebulas glorie, et quasi flos rosarum in diebus vernis. Quasi lilia in transitu aquarum, et quasi thus redolens in tempore statis. Quasi ignis effulgens incendio divini amoris, et thus ardens in igne, affectu compassionis. Quasi vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso, et quasi oliva pullulans et cypressus in altitudinem se extollens. Quasi cedrus exaltatus in Libano et quasi cypressus in monte Sion. Quasi palma dulcissima in Cades, et quasi platanus iuxta aquas. Quasi cinnamomum et balsamum aromatizans, et balsamum cum myrrha conservans populos et regnum, vite y iustitia exemplo, moribus et doctrina. Hiis quippe videtur alludere nomen vestrum... » . Sur la proximité étymologique entre le prénom Sancho (Sancius) et le vocable *sanctus*, et le jeu que l'auteur tresse à partir de ces homonymes, nous renvoyons à Patrick HENRIET, « Hagiographie et historiographie en Péninsule ibérique (XI<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles). Quelques remarques », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 23, 2000, p. 53 -85, p. 84 et à notre propre travail, Charles GARCIA, « La Vierge et la sacralité des rois : Sanche IV de Castille et Marie », *Sacralités royales en Péninsule ibérique : formes, limites, modalités* (3) (XIII<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle), Bordeaux, 2006 (à paraître).*

<sup>48</sup> Patrick HENRIET, « Xénophobie et intégration isidorienne à León au XIII<sup>e</sup> siècle. Le discours de Lucas de Tuy sur les étrangers », *L'étranger au Moyen Âge. Actes du XXX<sup>e</sup> congrès de la SHMESP (Göttingen, 1999)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2000, p. 37-58, p. 39-46, p. 41 : « Les Francs ont donc rendu service à la Chrétienté en combattant efficacement les musulmans, mais ils ont connu la défaite à partir du moment où ils ont cessé de respecter l'indépendance des rois asturiens, ancêtres des rois léonais ».

<sup>49</sup> Adeline RUCQUOI, « La France dans l'historiographie médiévale castillane », *Annales ESC*, mai-juin 1989, 3, p. 677-689, p. 680 : « Le mythe est donc bien ancré et les Français sont vite devenus, pour les Castillans, la personification de tout ce qui est « étranger » et s'oppose à leur propre culture ».

<sup>50</sup> DPH, p. 114. : « Karolum civitates plurimas, castra et opida in Hispaniis acquisisse », [Charlemagne conquiert en Hispanie de nombreuses villes, châteaux et forteresses].

<sup>51</sup> *Ibid.* Au cas présent, Juan Gil ne suit pas Luc de Tuy lequel, se fiant aux récits des jongleurs, avait admis que Charlemagne était allé à Compostelle pour se recueillir sur la tombe de l'apôtre.

<sup>52</sup> DPH, p. 119.

insister sur le discrédit de Charles le Franc. Il nous dévoile par exemple que la mère de cette jeune femme avait été l'épouse du comte don Julien, et qu'elle s'était mariée avec Galafre après la mort du gouverneur de Ceuta, celui-là même qui avait conduit l'Espagne à sa perte.

Pour rehausser le caractère des Hispaniques, le franciscain dénigre avec une outrance non dissimulée les « Romains », non point ceux de l'Antiquité ou leurs glorieux empereurs, mais ses propres contemporains Byzantins du XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle. Cette critique acerbe sous la plume du frère mineur est en fait la reprise d'un passage de Saint Bernard que Juan Gil reprend à son compte pour illustrer l'histoire des trahisons et des mauvaises mœurs des Grecs en introduction au chapitre quatre du neuvième traité du *De preconiiis Hispanie*. Il commence en effet ce chapitre en disant des chrétiens orientaux qu'ils sont : « *intelligents, surtout pour faire le mal car ils ne savent pas faire le bien... Importuns pour quémander [...] inquiets jusqu'à ce qu'ils ont reçu, ingrats après avoir reçu... [n'étant au bout du compte que des] sots simulateurs et perfides traîtres* »<sup>53</sup>.

Les Castellans ferment le ban des peuples abaissés par le chroniqueur zamoran. Le chapitre qui permet au franciscain de mieux déployer son art est celui qu'il consacre au siège historique de sa chère ville de Zamora par les troupes de Sanche II de Castille. Prenant ses distances avec le récit pro-castillan de l'archevêque de Tolède, Juan Gil accuse les Castellans d'avoir toujours agi avec trahison. En opposition à l'égard la vision négative qu'il met en avant concernant les troupes de Sanche, il gomme de sa narration les commentaires que Rodrigue Jiménez de Rada avait produits dans sa chronique sur les Léonais. Le Tolédan avait en effet dit de ces derniers qu'ils avaient l'habitude de se vanter et de se moquer des autres lorsqu'ils étaient victorieux, et de proférer de lourdes menaces dans les défaites. Les retouches que Juan Gil fait à l'histoire la plus amplement partagée à son époque ne manquent pas non plus d'intérêt. Alors que Jiménez de Rada se contente de dire qu'un chevalier était sorti subrepticement de Zamora —pour assassiner le roi de Castille—, Juan Gil nous dit que Bellido Dolfos était en réalité un chevalier castillan que le Diable avait emmené avec lui jusqu'à la ville assiégée pour commettre son forfait<sup>54</sup>. De même, lorsque les Castellans emportèrent avec eux la dépouille de leur roi pour l'enterrer à Oña, un acte dont se sert le Tolédan pour faire l'éloge de leur fermeté et de leur courage en toutes occasions, le frère mineur se tait. Tout comme il omet enfin de rappeler la sentence de l'archevêque lorsque celui-ci magnifie l'attitude loyale des Castellans qui avaient accepté et choisi Alphonse VI comme roi<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> DPH, p. 287 : « *sapientes sunt ut faciant mala, bonum autem facere nesciunt [...] li inverecundi ad petendum [...] li importuni ut accipiant, ingrati ut acceperint [...] Blandissimi adultores et lignissimi proditores* », nous renvoyons, sur cette question, à Jürgen MIETHKE, « L'engagement politique : la seconde croisade », *Bernard de Clairvaux. Histoire, mentalités, spiritualité*, Paris : Le Cerf, 1992, p. 475-503 ; Bernard de CLAIRVAUX, *De consideratione*, livre IV, chap. 2 ; PL, 182, 773. ; *De la considération*, Pierre Dalloz (trad.), Paris : Le Cerf, 1986, p. 94 : « *Ce peuple est le peuple romain [...] Y eut-il rien d'aussi connu dans le passé que l'arrogance et que le faste des Romains ? C'est là une nation pour qui la paix est aussi peu familière que le désordre est coutumier ; une nation qui n'a jamais cessé de se montrer dure et intraitable, et qui n'a jamais su plier que sous l'empire de la contrainte* ».

<sup>54</sup> DPH, p. 256-257 : « *Cumque diu civitas sic fuisset obsessa, contigit quod diabolus apparuit cuidam militi castellano, dicto Bellidus Acchulphi, nepoti Roderici Velez, qui Infantem Garsiam, quem de sacro fonte levaverat, apud Legionem prodicionaliter interfecit, et eidem militi Bellido, scilicet, sanguine Comitum trahenti originem, persuasit ut si Zamoram veniret et dominam Urracam de manu regis Sancii liberaret, posset eius contubernio frui* ».

<sup>55</sup> Rodrigue JIMÉNEZ de RADA, *De rebus Hispanie*, Juan Fernández Valverde (éd.), Turnhout : Brepols, CCCM, LXXII, 1987, p. 199 : « *Castellani autem quorum constancia audaci consilio semper fulsit, corpus principis in sarcophago egregie locauerunt, et comercio lugubri et resonis planctibus subsequentes ad Oniense monasterium detulerunt, ubi expletis planctus exequiis sepulture honore regio tradiderunt* ».

Le besoin impérieux de la critique moderne, qui pousse à chercher invariablement l'originalité de l'auteur que l'on étudie, nous incite à dire que celle de Juan Gil réside davantage dans ce qu'il retranche dans son texte que dans ce qu'il copie chez les autres. Les omissions sont particulièrement nombreuses, dès lors que celles-ci contreviennent au point de vue qu'il veut défendre. S'il est vrai qu'il peut à souhait modifier la généalogie des personnages de second rang comme Bellido Dolfos, il ne lui était guère possible de le faire avec la personne royale, selon une tradition qui était fortement ancrée chez les chroniqueurs. Alphonse VI aurait pu être critiqué par certains aspects, ne serait-ce qu'à travers les amours incestueuses qu'il avait entretenues avec sa sœur Urraque, mais c'eût été aller trop loin dans la récrimination du monarque. Par delà les questions qui pouvaient déplaire au franciscain, toute personne royale inscrite dans la généalogie était en principe l'ancêtre de son disciple Sanche. C'est cet élément qui explique que les attaques concernant les mauvais agissements des personnages hispaniques ayant réellement existé soient mises de côté dans le texte, alors qu'il en va tout autrement sur les commentaires de portée générale que propose Egidio à propos des gouvernants mythologiques ou sur ceux de l'Antiquité. Pour Juan Gil, Alphonse VI était un modèle. Ce monarque avait conquis Tolède et c'est dans cette noble généalogie que le franciscain voulait inscrire Sanche, de sorte que le royaume du nouveau prince ne manquerait pas d'être celui de la vertu.

«virtutis regnum, scilicet, iustitie, temperantie, fortitudinis et prudentie que sunt virtutes quatuor cardinales, si dederitis quod suum est celesti Regi, videlicet, reverentiam sive iustitiam, vobis metipsis sobrietatem sive temperantiam, legi quam debetis servare fortitudinem sive constantiam, gregi cui debetis providere prudentiam et clementiam. Hiis quippe virtutibus informati per gratiam pervenerunt boni reges ad gloriam ubi est Rex regum et Dominus dominantium »<sup>56</sup>.

Charles Garcia  
Université de Poitiers

Résumé :

« Fort, juste, pieux..., tout roi digne de ce nom se doit d'être également apprécié par la qualité de ceux qui l'entourent, et par sa prudence. Mauvais sont les conseillers qui méconnaissent les sciences. Puisque sans prudence il n'y a pas de véritable pouvoir politique [...], tout bon monarque doit s'inspirer de ces recommandations ». C'est à partir des considérations que Juan Gil de Zamora fait sur quelques personnages « illustres » choisis dans le passé, et sur son portrait du roi idéal qu'il offre à Sanche IV, que nous entendons inscrire notre réflexion. Et c'est à partir de ces jeux d'échelle, véritables miroirs du prince, que nous voudrions percer la pensée d'un clerc et sa vision de la société dans la Castille de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>56</sup> DPH, p. 346 : « [Ce sera] le royaume de la vertu, c'est-à-dire de la justice, de la tempérance, de la force et de la prudence, qui sont les quatre vertus cardinales, si vous donnez au Roi des Cieux ce qui lui est dû, c'est-à-dire, de la révérence et de la justice, à vous-même de la sobriété et de la tempérance, à la loi que vous devez maintenir de la force et de la constance, au troupeau que vous devez protéger de la prudence et de la clémence. Renforcés par ces vertus et favorisés par la grâce, les bons rois atteignirent la gloire où se trouve le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ».

Resumen :

« Fuerte, justo, piadoso.., todo rey digno de tal nombre debe también ser valorado por la cualidad de quienes le rodean, y por su prudencia. Malos son los consejeros que desconocen las ciencias. Puesto que sin prudencia no hay verdadero poder político [...], todo buen monarca debe inspirarse por esas recomendaciones ». La reflexión que aquí presentamos parte de algunas de las aseveraciones que Juan Gil de Zamora hace sobre una serie de personajes “ilustres” que entresaca del pasado, y sobre el retrato del rey ideal que el franciscano presenta a Sancho IV. Pero esas mismas consideraciones, que a la postre resultan ser verdaderos espejos de príncipes, nos servirán también para entender el pensamiento de un clérigo y la visión que tenía de la sociedad en el reino de Castilla a finales del siglo XIII.

Mots clé: Moyen Âge – Castille – Sanche IV – royauté – miroir des princes

Palabras clave: Edad Media – Castilla – Sancho IV – realeza – espejo de príncipes

Keyboards: Middle Ages – Castile – Sancho IV – royalty – prince’s mirror